

il ne chargea personne et ne parla ni de la veuve Fipart, ni de Rocambolo, ni de sir Williams.

Mais alors il fut confronté avec la veuve et son fils adoptif.

La veuve Fipart, devant Nicolò frappé de stupeur, déposa sans sourciller que Nicolò et Colar s'étaient pris de querelle, et que ce dernier avait été frappé d'un coup de pistolet; elle ajouta qu'à partir de ce moment elle avait pris la fuite et ne savait plus rien.

Jusqu'à-là, comme le comte de Kergaz s'était introduit par la fenêtre et qu'il avait fort bien pu se faire que, dans son effroi, la veuve Fipart eût cru Nicolò l'auteur du meurtre, d'autant plus qu'il s'était sauvé précipitamment, jusqu'à-là, disons nous, le saltimbanque n'entrevoit que vaguement la trahison de sa maîtresse; mais lorsque Rocambolo eut déposé à son tour, il comprit qu'il était vendu et que sa porte était jurée.

Rocambolo, avec ce cynisme sang-froid qui le caractérisait, confirma d'abord la déposition de la veuve, puis il entra dans de minutieux détails, parla de la terreur que Nicolò inspirait, des menaces de mort à l'aide desquelles il avait obtenu son silence et l'avait contraint à l'aider pour faire disparaître le cadavre et les traces du crime.

Alors Nicolò, indigné, furieux, hors de lui, voulut dire la vérité, accuser Armand qu'il ne connaissait que sous le nom du comte, désignation souvent échappée à Colar; il voulut parler du capitaine, de Léon Rodand, et essayer de jeter un jour quelconque, dont il put profiter dans cette ténébreuse affaire; mais il avait compté sans son tempérament sanguin et son caractère emporté. Il entra en fureur, ne put prononcer un mot. Son visage enflammé devint livide et violacé, et il faillit avoir un coup de sang.

Il fut placé à demi mort dans une voiture et conduit à Bougival, où, en présence d'un commissaire de police, le cadavre fut retiré de la fatale et reconnu pour celui de Colar, forçément évadé.

— Canaille! lui dit alors Rocambolo en menaçant Nicolò du poing, n'iras-tu que tu lui as volé sa montre et sa bourse? tu les as cachées dans ta pailleasse.

Nicolò comprit qu'il était perdu; son accès de fureur le reprit; il essaya de se débattre et d'échapper aux agents; mais il fut solidement garrotté, et, à partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une bête fauve dont les hurlements et les cris de rage achevaient de prouver la culpabilité et d'égarer la justice. La tête du saltimbanque était vouée à l'échafaud.

Pendant qu'on se rendait maître de lui, le commissaire faisait une inspection minutieuse des objets trouvés sur le cadavre, et principalement du portefeuille.

Ce que sir Williams avait prévu arriva.

La prétendue lettre de Colar à mademoiselle Emilie Foulbeuf, modifiée à Londres, fut dénichée et lue.

Par une singulière coïncidence, le commissaire devant lequel Nicolò avait comparu, et qui s'était transporté à Bougival, était le même qui, quelques jours auparavant, avait arrêté Fernand Rocher chez la Baccarat, et dans l'esprit de qui en était sur la culpabilité du jeune homme s'était toujours élevée.

En dépit des preuves qui paraissaient accabler Fernand, ce magistrat avait toujours eu la conviction qu'il n'était pas coupable.

On comprend donc quelle révolution la lecture de cette lettre opéra dans son esprit, et il crut tenir dans ses mains la preuve de l'innocence de Fernand.

Il ordonna le transport du cadavre à la morgue; puis, tandis que Nicolò était ramené à Paris et reconduit en prison; il avisa le parquet de sa découverte et lui transmit la lettre.

Pendant qu'on faisait remonter en voiture le prétendu coupable du meurtre de Colar, la veuve Fipart fut prise d'un accès de sensibilité.

— Pauvre vieux! murmura-t-elle, ça me fend tout de même le cœur de penser que c'est moi qui vais le faire racconner...

— Bah! maman, répondit Rocambolo, vous trouverez mieux

que votre vieux saltimbanque; car, c'est pas pour vous fâcher, maman, mais vous aviez là un drôle de goût, tout de même.

Tandis que ces événements s'accomplissaient: Fernand Rocher était toujours en prison.

L'instruction de son affaire était terminée, l'acte d'accusation dressé, et il allait comparaître devant la cour d'assises, dont la première session s'ouvrait dans la quinzaine.

Le pauvre jeune homme, en proie à une prostration terrible, n'avait plus, depuis quelques jours, conscience de ses actions et de son existence.

Il était frappé d'atonie.

Armand, Léon, Baccarat l'avaient visité deux fois et lui avaient promis de le sauver; mais huit jours s'étaient écoulés depuis leur dernière visite et il ne les avait point revus.

Un moment, il avait espéré; puis l'espoir s'était évanoui.

Un matin, il fut averti, qu'il était renvoyé devant la cour d'assises et qu'il n'avait plus que huit jours à attendre...

A partir de ce moment, Fernand sentit sa raison s'égarer et la folie arriver à grands pas. Il fallait lui faire violence pour prendre quelques aliments. Il voulait se laisser mourir de faim. Depuis que l'instruction était terminée, il n'était plus au secret du reste, et il avait été transféré à la pistole. Là, il pouvait rencontrer d'autres prisonniers et causer avec eux; mais, sombre et farouche, il n'adressait la parole à personne et ne descendait jamais dans le préau.

Ses compagnons de captivité l'avaient surnommé *l'aristo*.

Un matin, cependant, Baccarat se présenta.

Il la regarda sans lui parler, d'un regard terne, sans rayons, et où se peignait l'hébété.

Baccarat lui prit la main et se mit à genoux devant lui.

— Peuvrez-moi, Fernand, murmura-t-elle d'une voix émue, comme il est changé!

Et, en effet, le prisonnier était devenu pâle, hâve, amaigri; il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Baccarat, elle aussi, était bien changée. Ce n'était plus cette jeune femme élégante et folle dont la vie était une longue fête pleine de bruits et d'éclats de rire, insoucieuse du lendemain et ne songeant qu'au plaisir.

C'était une femme courbée par la douleur et dont le front attestait les sombres veilles du remords.

Elle était vêtue simplement, et l'on eût dit qu'elle voulait racheter par son humilité présente son orgueil d'autrefois.

— Ah! c'est vous? lui dit Fernand d'une voix sourde et comme si la vue de la pêcheuse lui eût rappelé toutes ses tortures.

— Oui, répondit-elle bien bas, c'est moi... c'est moi qui viens une fois encore, vous demander pardon et vous dire d'espérer... Nous travaillons à vous sauver.

Fernand hochait la tête.

— C'est impossible, murmura-t-il.

— Non, non, dit Baccarat avec véhémence, ce n'est pas impossible; il n'est jamais impossible de prouver l'innocence. Espérez, monsieur Fernand, espérez plus que jamais aujourd'hui.

Et comme un triste sourire où se peignait son incrédulité glissait sur ses lèvres, elle continua:

— M. le comte de Kergaz vous sauvera, et il peut ce qu'il veut; mais il faut du temps pour cela, monsieur Fernand.

— Du temps! fit-il avec un élan de désespoir; mais vous ne savez donc pas que je serai jugé et condamné?

— Huit jours! répéta la jeune femme avec stupeur, mais c'est impossible!

— Cela sera pourtant...

— D'ici à huit jours, s'écria Baccarat, Bastien sera revenu de Bretagne; il aura contraint sir Williams à parler. Oh! nous vous sauverons de la honte de la cour d'assises... je vous le jure!

Au moment où Baccarat disait ces paroles avec une indicible émotion, un gendarme et un gendarme parurent: